

TESSA GRATTON

BLOOD LOVERS

La Martinière **j.**
FICTION

Extrait de la publication

BLOOD LOVERS

Du même auteur, aux éditions
de La Martinière Jeunesse :

Blood Magic,
Le sang ne ment jamais
2011

Toutes les notes sont de la traductrice.

Édition originale publiée par Random House
sous le titre *The Blood Keepers (The Blood Journal)*
© Tessa Gratton 2012, tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2012 Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.
www.lamartinieregroupe.com
www.lamartinierejeunesse.fr

ISBN : 978-2-7324-5493-1

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

Tessa Gratton

BLOOD LOVERS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Judith Descombey

La Martinière **j.**
FICTION

À Sean et Travis,
les frères avec lesquels j'ai grandi,
et à Adam, celui que j'ai trouvé

CHAPITRE PREMIER

Ceci est une lettre d'amour, ainsi qu'une confession.

CHAPITRE 2

Mab

Les dernières paroles que le Diacre m'avait adressées avant que son corps ne se transforme en mille fleurs pourpres avaient été : « Détruis ces roses. »

Debout devant elles, à l'aube, tandis que le soleil se levant derrière moi transformait leurs pétales en feu, je brandissais mon couteau.

Il y avait maintenant cinq semaines que j'essayais de les détruire. Je m'étais attaquée à leurs racines avec une bêche, puis avec une lourde pelle. Elles s'étaient débattues avec frénésie, entaillant ma chair et arrosant le sol de gouttes de mon sang.

J'y avais mis le feu d'un geste du poignet, mais leurs tiges tordues refusaient de brûler. Mes flammes bleu et orange dansaient sur leurs feuilles et leurs épines tandis que le vent bruissait autour d'elles et chassait le feu vers la forêt. J'avais dû l'éteindre de crainte que toute la colline ne s'embrase.

Alors je m'étais allongée à côté d'elles sous la pleine lune et j'avais écouté leurs chuchotements. Toute la nuit, les étoiles avaient viré au-dessus de ma tête et j'avais senti la terre craquer et tourner sous moi.

Mab.

Mab, avaient chuchoté les roses. Délivre-nous.

J'avais roulé sur moi-même et pressé ma joue contre la terre. Et, au bout d'un moment, j'avais saisi l'une des

tiges et je l'avais serrée entre mes doigts jusqu'à ce que ses épines s'y enfoncent. La douleur et la magie s'étaient répandues de ma paume jusque dans leurs racines et la voix d'Arthur avait résonné dans ma mémoire : *Tout le sang t'appartient désormais, Mab, toute la beauté du monde.*

Je m'étais relevée précipitamment et j'avais reculé vers l'extrémité du jardin, jusqu'à ce que mes talons heurtent la caisse en bois où poussaient de jeunes tomates.

Le lendemain, j'avais demandé à Donna ce qu'elle savait sur ces roses, mais elle n'avait fait que parler taille, maladies cryptogamiques et engrais. J'avais téléphoné à Faith, qui habitait en ville. Elle m'avait expliqué qu'elle avait préféré quitter la terre du sang avec sa famille, parce que Hannah se réveillait la nuit en pleurant et racontait que ces roses lui donnaient des cauchemars. Quant à Granny Lyn, à laquelle ce jardin avait appartenu jusqu'à sa mort, à l'automne dernier, elle n'avait jamais permis à aucun d'entre nous d'y travailler en son absence.

Un secret était donc resté enfoui toute ma vie sous la fenêtre de ma chambre.

Je savais que j'aurais dû créer un sort pour brûler cette malédiction, transformer les roses en cendres pour les disperser dans le vent au-dessus de la rivière. C'était ce qu'Arthur m'avait ordonné de faire, mais ce ne fut pas ce que je décidai.

Maintenant, à l'aube, mon couteau brandi au-dessus de l'étoile à sept pointes qui protégeait mon poignet, je me tenais face au jardin. À côté de moi gisait une poupée aussi grande qu'un homme, composée de boue et d'os,



par l'intermédiaire de laquelle je pourrais poser une question aux roses.

Je me retournai en entendant un grattement contre l'appui de la fenêtre derrière moi ; un grand corbeau y était perché.

— Bonjour, chuchotai-je. Donna dort encore ?

Il fit bouffer ses plumes en haussant les épaules, ce qui signifiait que oui.

— Où sont tes frères ?

Il rejeta la tête en arrière et croassa. Onze autres corbeaux surgirent de la forêt qui bordait notre cour. Leurs ailes battaient au même rythme tandis qu'ils tournoyaient très bas au-dessus de ma tête, me baignant dans l'air moite du printemps. Je sentais mes cheveux se lover contre ma nuque dans l'humidité qu'ils dégageaient.

Ils vinrent se poser autour de moi en demi-cercle, à distance respectueuse des roses, leurs têtes toutes inclinées au même angle. L'un d'eux s'approcha en sautillant pour venir tapoter du bec le bocal que j'avais posé sur l'herbe.

Ce bocal contenait le cœur et le foie d'un daim, qui devaient insuffler la vie à ma poupée.

Neuf jours plus tôt, j'avais fabriqué un piège délimité par des runes sur un passage de daims et, la veille, j'avais enfin trouvé un jeune daim dans le piège. Il était prisonnier du réseau de fils magiques tissé entre les branches d'arbres et ses sabots délicats martelaient le sol. J'étais appuyée à un chêne, l'épaule pressée si fort contre l'écorce qu'elle me meurtrissait à travers ma chemise. Les cornes du daim étaient toutes neuves, minuscules excroissances d'os velouté. Il me fixait de ses yeux noirs, renâclait et ruait comme pour me défier avec le souvenir de sa ramure de l'année passée.



— Merci de ton don, lui dis-je.

J'avais piqué mon doigt, puis frappé dans mes mains pour vider de leur oxygène les poumons de l'animal – ç'avait été la partie la moins rebutante de ma tâche. Avec le vieux couteau de chasse d'Arthur, j'avais ouvert le ventre du daim pour en ôter les boyaux sanglants, qui s'étaient répandus sur l'herbe, glissant comme des poissons. Son sang avait fait son lit dans les plis de mes paumes ; je les avais essuyées contre son cou encore chaud.

J'avais pris le cœur et le foie pour les déposer doucement dans un vieux bocal en verre. J'avais revissé le bouchon et peint sur le dessus une rune en forme d'étoile avec le sang de l'animal. Enfin, après lui avoir fermé les yeux, j'avais passé les doigts sur ses courts cils noirs.

— Puisses-tu trouver la grâce, avais-je chuchoté.

Et je l'avais abandonné aux vautours et aux coyotes.

Depuis, le sang avait coulé des viscères, formant une masse visqueuse sur le pourtour du bocal. Le corbeau qui le tapotait du bec avait probablement faim. D'un claquement de langue, je lui promis des baies congelées dès que j'aurais terminé mon travail.

Alors qu'il rejoignait ses frères en battant des ailes, je piquai mon poignet de la pointe de mon couteau et laissai trois gouttes de sang tomber à terre.

— Terre, je te nourris afin que le cercle de ma magie se referme, prononçai-je.

Je plantai le couteau dans le sol et m'accroupis à côté de ma poupée.

Elle avait l'apparence d'un homme, c'était un assemblage de branches pour les os, de terre et de feuilles en décomposition pour le torse, et de cire pour les mains et les traits du visage. Des pétales de rose lui dessinaient une



bouche rose afin de prêter une voix aux fleurs. Si ma poupée pouvait se lever, elle serait plus grande que moi, avec de larges épaules et, à l'intérieur de ses côtes en bois, assez de place pour le courage, la passion et le rire.

Mais ce n'était encore qu'une masse informe d'ombre et de terre à côté du massif de rosiers, une marionnette sans ficelles pour la faire tenir.

Contenant le violent battement de mon cœur, je m'agenouillai à côté d'elle. L'air était imprégné d'une odeur de plumes mouillées et de boue. Un ver de terre émergeait de la cage thoracique, au fond de laquelle une minuscule flaque s'était formée pendant la nuit. Je le saisis entre deux doigts et le jetai par-dessus mon épaule.

L'un des corbeaux l'attrapa au vol avec un claquement de bec, puis, le cou hérissé, se posa à terre.

Ma jupe était détrempée au niveau de mes genoux. Je repoussai un cheveu collé à mon visage et plongeai les mains dans le thorax du mannequin.

J'écartai les côtes pour en extraire aussi délicatement que possible quelques poignées de boue. Je dévissai le couvercle du bocal en verre et y pris le cœur ; il pesait lourd dans ma main. Du sang froid et poisseux se répandit entre mes doigts. Je déposai doucement le viscère au milieu de la poitrine de ma poupée. Il exhalait une odeur douceâtre et entêtante.

— Pour la passion, dis-je.

Vint le tour du foie, que je plaçai sous le cœur.

— Pour le courage.

Je les enfouis sous des mottes de terre noire et refermai la cage thoracique. Je fis une pause, les mains levées au-dessus de la poupée. C'était ma dernière chance de tout arrêter, de respecter les dernières volontés d'Arthur en détruisant les roses. J'aurais dû l'interroger, insister



pour en savoir plus, mais j'étais si bouleversée à l'idée de le perdre que j'avais à peine écouté sa recommandation. Ma loyauté luttait contre ma curiosité, mon sentiment de culpabilité contre la certitude que, si je devais devenir Diacre à mon tour au lieu d'en porter seulement le nom, il me fallait absolument comprendre cette énigme qu'Arthur m'avait léguée au lieu de me contenter d'une obéissance aveugle. Il m'avait appris à m'interroger, à réfléchir par moi-même et à faire ce qui me paraissait juste. Je ne pouvais donc prendre une telle décision avant d'avoir exploré la magie liée aux roses.

Les corbeaux battirent des ailes, faisant pleuvoir des gouttes sur moi et sur la poupée.

Ils m'approuvaient.

Sous la gouttière de la Maison rose était posé un seau rempli d'eau de pluie. J'en puisai un peu pour me rincer les mains. Trois corbeaux s'envolèrent et vinrent se percher au bord du toit, où ils se dandinèrent d'une patte sur l'autre dans un raclement de griffes, les plumes hérissées.

Sortant de mon sac une boîte de sel, j'en versai le contenu en un mince cercle autour de moi, de la poupée et des buissons de rosiers. Les cristaux se répandirent sur l'herbe clairsemée, d'un violet scintillant dans la lueur de l'aube.

Je m'accroupis à côté de la tête du mannequin, tirai de mon sac un vieux tuyau de plume poli par des années d'usage et en taillai la pointe pour lui donner la finesse d'une aiguille. Je la posai contre mon poignet, là où, un instant auparavant, je l'avais entaillé avec mon couteau. Mon tatouage représentait une spirale et une étoile à sept branches – une rune de création. J'enfonçai la pointe en son centre, dans la plaie ouverte, avec une facilité née de



l'habitude. L'élanement douloureux disparut dans la brûlure de la magie, tandis qu'une lourde goutte de sang surgissait de mon poignet. Je le tendis au-dessus du sel et chuchotai trois fois :

— Par mon sang, bénis ce cercle.

La goutte tomba sur les cristaux et le cercle d'énergie se referma comme un emballage sous vide.

Mes oreilles se débouchèrent.

Les corbeaux crièrent en chœur. Tout en espérant que nous ne réveillerions pas Donna, je sortis de mon sac les autres ingrédients.

J'ouvris d'abord la fiole de poussière d'os, en répandis un peu dans la paume de ma main gauche et crachai dedans. Je mélangeai le tout de l'index, penchée au-dessus du visage de la poupée, puis traçai une ligne grise descendant le long de son front.

— Par l'os, je t'invoque, dis-je.

J'élevai l'un de mes cheveux blonds, béni trois jours auparavant dans la lumière du soleil et la fumée de sauge, et le déposai à la perpendiculaire de la ligne grise sur le front.

— Cheveu de la sorcière vivante, je t'invoque.

Inspirant profondément, je piquai de la pointe de la plume chaque bout de mes dix doigts et brandis mes mains brûlantes d'énergie vers le corbeau perché sur la gouttière. Le sang coula en minces filets, se rassembla un instant au creux de mes paumes, puis ruissela le long de mes avant-bras. Le corbeau inclina la tête de côté et me dévisagea de l'un de ses yeux sombres.

— Viens, maintenant, mon ami, lui dis-je.

Cela faisait presque cinq ans que les corbeaux m'assistaient dans la magie, m'enseignaient à canaliser et à modeler mon pouvoir à l'aide du leur.



Le corbeau déploya ses ailes. Ses longues rémiges, captant la lumière du soleil levant, brillèrent d'un éclat violet et bleu.

— Reese, je te remercie pour ce sacrifice, dis-je.

Il se laissa tomber de la branche et je l'attrapai au vol. Ses ailes battirent, mues par l'instinct de se libérer et de fuir. Ses plumes caressaient mon visage comme des baisers.

Je le retins entre mes mains. Je sentais son cœur battre follement dans son étroit poitrail et la brûlure de la magie se transmettre de mes doigts sanglants à ses plumes. Il s'apaisa peu à peu. Je le serrai contre moi et plongeai les yeux dans son œil le plus proche. Une spirale de minuscules plumes teintées de brun l'encerclait. Elles paraissaient si douces que j'avais envie d'en caresser les extrémités du doigt.

Son bec s'entrouvrit et il poussa un soupir qui ne ressemblait nullement à celui d'un corbeau.

— Par mon sang et par ce sacrifice, je t'invoque, dis-je à voix haute.

D'un geste vif, je le plaquai contre la poitrine de la poupée, brandis mon tuyau de plume et le plongeai dans le corps de l'oiseau, l'épinglant sur la boue qui formait la créature.

Un souffle jaillit en colonne vers le ciel. Les rosiers se tordirent, cinglant l'air de leurs tiges, et les onze corbeaux qui restaient de Reese poussèrent en chœur le même cri.

Je me laissai tomber à quatre pattes au-dessus de l'oiseau mort, plongeai le doigt dans le sang ruisselant de son corps, m'en teignis les lèvres de deux traits, puis me penchai sur la tête de la poupée.

— Vis ! soufflai-je tout près de ses lèvres en pétales de rose. Vis ! répétai-je, les mains en coupe autour de sa tête. Vis !



Je l'embrassai pour lui communiquer mon souffle.

La terre trembla sous moi. La bouche de la poupée frémit sous la mienne, aspirant mon haleine comme un courant.

Je me dégageai, me relevai et restai immobile au-dessus d'elle. Les corbeaux volaient en cercle au-dessus de ma tête, si près que les battements de leurs ailes emmêlaient mes cheveux.

À mes pieds, le corbeau cloué sur la poupée étendit les ailes vers ses épaules. Je levai les mains. Des racines et des feuilles de rose surgirent du sol, ondulant comme des serpents, et s'entrelacèrent sur le corps de la poupée pour former une peau épaisse et sombre. Ses doigts tressaillirent. Une expression de souffrance déforma son visage de cire.

Ses lourdes paupières s'ouvrirent, révélant les morceaux de turquoise que j'avais enfoncés dans ses orbites en guise d'yeux.

— Bonjour, lui dis-je, je m'appelle Mab Prowd. Accepte le don que je te fais et dis-moi ton nom.

La poupée s'assit. Le corbeau était rivé à sa poitrine par le tuyau de plume blanc. Ses ailes s'affaissèrent et son sang ruissela dans le giron de la créature.

Elle me tendit sa main de cire. Je la laissai toucher le bord de ma jupe, encore essoufflée par le courant magique qui se ruait dans mes veines et palpitait au bout de mes doigts. Une sensation d'euphorie me chatouilla le creux de l'estomac à l'idée de ce que j'avais accompli.

Ma poupée plia les genoux, puis se leva lentement. Sa peau durcissait de seconde en seconde, devenait lisse et claire. Elle me dévisagea de ses yeux de turquoise en battant des paupières. Elle fléchit les doigts. Des muscles



ondulaient sous sa peau. Ses lèvres et sa langue étaient maintenant rouges. Des cheveux poussèrent sur son crâne comme une herbe noire et ses oreilles s'épanouirent. Ses narines prirent leur forme définitive, ainsi que ses tétons. Son corps entier se développait, tout à fait semblable à celui d'un être humain.

C'était un homme vivant qui se tenait devant moi, avec le corps de mon ami le corbeau épinglé sur le cœur.

— Dis-moi ton nom, ordonnai-je.

La poupée entrouvrit les lèvres et un murmure rauque s'en échappa.

Les corbeaux crièrent de nouveau, puis se laissèrent tomber sur elle, raclant son crâne de leurs griffes. Elle balaya l'air de ses bras encore inachevés et repoussa plusieurs d'entre eux. La volée d'oiseaux croassa furieusement et battit des ailes dans une tempête de plumes.

Je m'écartai d'eux en titubant.

La poupée me tendit de nouveau la main et avança avec raideur, en traînant les pieds, pas à pas. Tandis qu'elle s'approchait de moi, sa poitrine et ses épaules se soulevaient au rythme de ma respiration. Elle ouvrit la bouche ; son souffle saccadé et rauque fit frémir les ailes soyeuses du corbeau mort.

— Mab, prononça-t-elle.

Je souris et lui pris le poignet pour lui souhaiter la bienvenue, mais elle bondit sur moi à une vitesse stupéfiante. Son bras heurta ma poitrine de plein fouet, je basculai en arrière, ahurie, et glissai sur le cercle de sel, rompant son pouvoir de rétention.

Le sol ondula sous moi et, hébétée, je vis le ciel bleu du matin scintiller au-dessus de ma tête.

La créature fuyait vers le nord, ses pieds martelant la terre.

CHAPITRE 3

Will

Il y a cinq semaines, j'ai sauvé la vie de Holly George quand un tremblement de terre inattendu l'a fait tomber d'un arbre dans un lac.

Ce lac-là.

Avec la radio poussée à plein volume et la portière du camion grande ouverte, j'avais juste assez de bruit pour ne pas me sentir oppressé par l'immensité du ciel au-dessus de moi. C'était environ deux heures après l'aube. Des nuages couleur de sorbet à la mandarine étaient éparpillés dans les hauteurs. L'air était déjà lourd et humide. Il régnait un silence anormal.

Mes chiennes bergers allemands Havoc et Walkyrie bondissaient dans les hautes herbes au bord du rivage boueux, couinant et folâtrant comme les chiots d'un an qu'elles étaient. La chaleur qui me faisait déjà transpirer ne paraissait pas les gêner. J'enlevai mon T-shirt et m'en essuyai la figure avant de le jeter à terre. Mes tennis et mes chaussettes le rejoignirent et je me retrouvai en pantalon, seul devant le lac.

Le vent se leva soudain, rida la surface de l'eau et ébouriffa mes cheveux courts. Havoc tomba en arrêt et Wal se mit à courir en cercle comme une folle, la langue pendante. J'éclatai de rire et me frappai la cuisse.

— Ici, les filles !



Elles accoururent. Wal faillit me culbuter en donnant de l'épaule contre ma jambe, et Havoc vint nicher son nez au creux de ma main. Je la grattai derrière les oreilles. Le vent soufflait, faisant onduler les hautes herbes en direction de l'ouest. Les yeux fermés, je m'imaginai observant les collines moutonnantes à vol d'oiseau. Je repérai ma position, puis regardai au loin, vers la route Inter-États qui se trouvait exactement au sud de l'endroit où je me tenais. Là-bas, les banlieues étendaient leurs ramifications hors de la ville, le fleuve Kansas serpentait librement et les arbres verdoyaient sous le soleil d'été.

C'était un truc dont je me servais toujours pour m'orienter.

Wal se jeta dans le lac, interrompant mes méditations par des gerbes d'eau fraîche. Je sentis l'odeur de vase, d'herbe chauffée au soleil, et, l'espace d'un instant, je me retrouvai transporté en arrière dans le temps. C'était juste après le tremblement de terre, je plongeais et replongeais dans l'eau bourbeuse, tâtonnant sur le fond visqueux, les poumons prêts à exploser, recherchant désespérément Holly.

J'en rêvais la nuit. Je revivais le terrible instant où j'avais compris qu'elle ne referait pas surface. Le soulagement violent que j'avais éprouvé en saisissant enfin – enfin ! – sa cheville. Ces longs et horribles moments passés à trembler sur la rive, les mains couvertes de boue et du sang dilué de sa blessure à la tête, pendant que Shanti essayait de la ranimer et que nos amis rassemblés autour de nous chuchotaient en se touchant la main ou l'épaule. Le bruit de leur respiration pénétrait ma peau nue et me clouait au sol.

Je me réveillai alors en suffoquant.

Flanqué de Havoc, j'entraï dans ce lac cauchemardesque, dans l'espoir d'enfouir l'angoisse sous la boue d'où elle avait surgi.